

ODILE COHEN-ABBAS

*Les fosses célestes*

*Roman*

Postface de Sarane Alexandrian

Rafael de Surtis

I

*Sur un panneau à l'entrée de la ville, à l'intention des étrangers, des voyageurs ou des futurs résidents, il pourrait figurer cette inscription :*

*« Ici, dans la commune de Petits-Puys-en-La-Belle, la mort est absente. Soulevez ses pierres, vous n'y trouverez aucune coiffe, aucun chef d'un titulaire, d'un bureaucrate, de vieilles gens. Mais par les saisons de la ville portuaire, elle a encore le bon goût de s'imiter sous la forme de passages brefs, ludiques, d'une forme exécutoire et subreptice, de conjurer l'impuissance, de rendre les hommes indemnes à leur vraisemblance et leur existence antérieures. Soulevez les pierres, un désir d'absolu s'éténue, s'épuise, s'écœure ! La mort manque dans le trafic du cœur.*

*S'il vous arrive d'y être confronté, ou si mieux vous l'invoquez ou l'aidez à s'exécuter, faites comme tous ceux qui ne voient en elle, ici, dans l'espace jalousement circonscrit de la ville, qu'un grand banquet de facéties : testez-la, goûtez-y, voyagez !... »*

# 1

C'est un port fendu par le devant, d'une large moulure transparente, un plat d'œufs et de lentilles acoustiques, de touffes sonores, un métal de prairie, un plat à barbe où béent des chapelets de vent, de taquets, de cliquetis de drisses, de vieilles dragues de chamade et de mâts huant.

C'est un port dont une gloire ombrageuse dirait qu'il est l'entaille nimbée, inabritée, ouverte aux sangsues et aux polichinelles de l'azur, aux crânes chauves de roses et d'églantines célestes, aux chalutiers convexes, creusés de chatouillements, d'agacements d'un bleu de lavande de mer tels des selles de déesses ou des pots de chambre.

C'est trop de faste pour la ville portuaire, pour sa simplesse et sa virginité ; on ôte, on sèche les chiffons dans les glaces, on se désagrège, on se désaltère, on laisse tomber de soi les plumes et le ciment de la nuit, on voit dans le duvet du soleil les cils et le sexe d'une orfraie.

Manah, la harengère, vient d'enfourcher le quai. Elle porte des sacs de sable rose dans son derrière et ses postérieurs fagotés. Elle brame, elle glose, s'étend, elle gesticule sous les fanions de sa criée. On dirait que les lattes de la mer sont entrées dans ses poses. Elle clame, elle sanctionne, gaspille son foie de goupil écorché vers les hommes.

Il faut mirer au quai Manah et ses grotesques ! Tout mâle appréhendé est pour elle une ménagère fendue, hardie, un trouble sérail à cornes d'enchanteresse, une émeute à assouvir. Son établi est un damier de grosses verges.

Mais le plus insolite est que dans ses parages, dégouttant d'aise, de soufflerie, un homme, une majesté tronquée, une croûte vivante d'entre Mars et Avril, un petit être lubrique se rempoissonne, s'avive et se saoule sans cesse. C'est qu'un passant de l'air, un gnome, sans traits, ni droit, ni tonsure, dans une débâcle de rires et de gestes, enserre, embrasse abondamment un seau de fer abrupt posé près d'elle. Inutile sous la manie du soleil de tenter de le déprotéger de sa mouillure. Il s'enivre d'eau de mer, emplit sa panse avec des sons, des rimes lugubres. D'autant qu'une volaille à lourds signaux moteurs, une jeune cigogne, s'est énamourée d'un autre seau tentateur, et sous une giclée de baies solaires, se grise aussi. Ils prisent le même breuvage amer à l'envi, se défaussant de leur cœur à coups de becs, d'une houle de cris, jusqu'à ce que l'un d'eux, hébété, extasié, ses lèvres et son sourire à moitié vermoulus, macère dans son coin une brève solution de continuité. À force de se nourrir ainsi, le gnome relègue une masse de graisse narquoise dans le tonnelet de son entrecuisse. Sa tête ricoche, ses yeux dodelinent, se décapitent de soif, sa main patine, navigue par-devers soi.

Et les passants se gaussent autour de l'éventaire.

– Manah, donne-nous tes poissons pour la chandeleur, tes monstres pisseux qui braient dans la poêle.

– Manah, tes petits harengs lovelaces, pointus, langués dans nos cabas !

Gourmés, gorgés jusqu'à l'absurde, le gnome et la cigogne, penchés sur les baquets, ont tout régurgité. L'eau rosée a des claires, des traits d'avorteuse : elle

passé entre ses fibres un savon d'or, un enchantement mousseux. Celle du seau du gnome est peuplée de petites cigognes, et celle de la cigogne de petits gnomes. Mais n'importe, cahin-caha, se poussant de l'aîne et de l'aîle, ils se dirigent tous deux vers le quai, vident leur butin dans le flot – les petits corps fœtaux à moitié morts déjà flottant à la surface comme des jouets de bois –, et remplissent de nouveau leur seau.

Ainsi en est-il du quai charnel et de Manah l'oiseleuse.

Le port n'en finit pas de mettre sa valse et ses genoux à nu. Des femmes, des jeunes filles, des conques postiches portent des attelles de robes de cathédrale, et sur le pont d'un navire, des ballerines aux ventres maigres s'envolent, s'enlèvent, dont on ne voit par transparence que l'arche de la danse et les ressorts bleutés du cœur.

Plus loin... Ah ! c'est un jeu de tarasque ! La ville de « Petits puys en La-Belle » a des entrailles que rien n'assèche ni ne calfeutre. Sur une dalle de l'embarcadère, formant un mol échafaudage, s'égoutte un long dragon en pleurs. Ah ! ce jeu de viscères, de résine, de lumière ! La clé de voûte en est une grue portuaire.

Au terme d'un treuil armé, dépassant de sa flèche, est retenue à un crochet une douce outre éolienne, une femme, une dame. Elle branle, volète, spoliée de toute substance, sans plus d'amour, de tendreté, de déjections, ancrée, offerte à son crochet, la bouche phallique, suprême et retenue par ses entrailles de gorge, son long feuillage de lignage velu, tel un égout de larmes, natif des couches du sang, pâture d'une pêche, d'une seine parturiente qui la laisse le buste et les membres exfoliés, son pied défleuré effleurant la lourde dalle sous les saccades du vent. Tout autour ont débordé ses eaux vermeilles comme d'une fiole de sel, d'un petit pot

d'andrènes, de cotillons. Son cœur s'est arrêté, il connaît l'inventaire des richesses hyalines, d'une vitre marine viciée de sombres débordements, d'un jour figé, désagrégé et homicide des poissons.

Le soleil a passé, ses jaunes détalent, désertent.

La femme crochetée est morte.

Le crépuscule d'une salive de neige, d'une bave tremblée, est un emplâtre pour les pas, les costumes, les lustres de la tête. Les ponts se déflorent, les quais s'écaillent. Le port est d'un gris de bidet.

De cent ans en cent ans l'eau de mer a des velléités d'encensoir, mais de chambres disertes en chambres d'ivoire, sans cesse ramenée à l'étiage d'amante, elle se déboulonne posément dans le noir, n'usant ni l'alèse, ni ses tics et ses vices de jambe.

Manah rompue, ses seins dans le suçoir de la rue, guigne du côté de la grue. C'est un pinacle d'arêtes, de fourche défaite, un trait d'érection dilatoire, de zébrures du ciel maculant les décès infinis du miroir de la femme.

Les passants mécréants se sont arrêtés pour la voir. Si la jeune défunte sacrifiait un instant aux rudiments du son, elle mugirait d'un beuglement si veuf, si grave, qu'il semblerait redescendre en ses fonds, se contourner à l'intérieur. Mais ses cordes vocales, tressaillées, sectionnées, sont empêtrées du crochet comme d'un coulis de porc, d'un long ruban de mort.

C'est Irée, s'écrie-t-on de toute part.

Quel délit !

Quel grotesque ce songe !

Ces rêves pouillés, quelle gentille œuvre d'art !

Et Irée peu à peu se dégaze, se déjette. Elle a perdu son mors. Ses dents, sa langue se déboutonnent des vermillons.

Des ossements de singe sont assis sur ses linges comme sur une planche de balancelle, dans les replis et

les fluxions de sa culotte. Ils extirpent longuement son chiendent, sa douce touffe solennelle à pleines mains. Et Irée gigote, vagabonde, sous les tendresses d'un vent qui l'assemble, ne sait plus qu'elle est morte.

Un passant s'est approché de l'entaille, de la gorge bellement échanquée. C'est à présent un vase de bouche égueulée où flottent des pendaisons et des gaz de langue. Le badaud se hisse sur la pointe des pieds, s'incline à l'intérieur, se laisse happer par le manche et la faux des lueurs. Des rires fusent tout autour de lui. Mais l'attrait du baiser est si fort que bientôt il plonge sa propre gorge, déploie ses sens, défroisse son cœur, et prend entre ses dents le sanieux monogramme de la langue. Il lui semble que les têtes des passants sont devenues de chantantes médailles, une sourde ronde ferreuse dont le corps s'est dissous jusqu'aux chevilles. Et cette caisse de résonance active les humeurs de la femme qui dégouttent sur lui. Un sang a trempé sa chemise, une flamme bénigne le décolore tout le temps que dure la lente station dans la gorge. Le baiser sera sans opercule : une couvée de menstrues, d'un cycle tutélaire, infini. Alors les curieux, les passants, ses amis, l'entourent, le congratulent, flairent les longues traînées rouges, cette boue d'artificier sur sa chemise, et sans plus d'égards pour la défunte de la grue, l'enlèvent et le portent en triomphe.

*Irée, salut ! Le soleil a passé. Patiente ! Tu t'ennuies sous ta peau, tes fanons défleuris. La sixième et septième bougie se relaient dans la lune...*

Manah s'est longuement divertie, mais à présent il est tard, les quais se vident, elle doit ranger l'étal, rentrer chez elle. Le gnome à nouveau ivre, ruisselant de nausée, s'est effondré au sol, les mains crispées sur son seau giboyeux, une gourme, une gale de lèvres flanquée à son sourire. Or dans le seau, au lieu des vibrantes et



graciles cigognes, fourmille une flopée de petites haren-gères, toutes noires, un fichu droit barrant leurs lèvres.

Manah soupire. Mais avant de s'éloigner il lui reste une dernière chose urgente, confidentielle, à accomplir. Elle s'accroupit, et avec le couteau qui lui sert à évacuer ses poissons, sectionne un bouton de la culotte du gnome inanimé, dérobe un soulier à son pied bouffi. Devenue grave, les yeux pâlis, elle se relève, scrute les ombres lasses à l'horizon, et celant son rapt dans son giron, reprend le chemin de sa vie.

## POSTFACE

« *Imaginez un pays où la mort n'existe pas...* » Quel sujet sublime à traiter pour un écrivain, se prêtant aussi bien à un conte philosophique, un récit fantastique ou une saga existentielle ! Odile Cohen-Abbas, qui a le mérite d'avoir eu cette idée originale, l'illustre sans présenter des immortels menant une vie de béatitude. La violence baroque de ses précédents romans, *Le Livre des virginités*, *Feu*, *La Rougeur d'Umbriel*, *Les Déposants*, se retrouve ici. Elle pratique une écriture de l'extrême, s'écoulant impétueusement en cascades de métaphores stupéfiantes, afin d'exprimer des scènes de folie, de supplices, de ruts frénétiques et de surgissements d'êtres monstrueux. « Bizarre » ou « inouï » sont des mots trop faibles pour qualifier son style : seul le mot « supercoquantieux », employé par Cyrano de Bergerac, conviendrait !

La mort n'existe pas, dans cette ville portuaire dont Manah la harangère, flanquée d'un gnome, semble la gardienne : mais est-ce un avantage ou une malédiction ? Les couples Irée et Paluel, Nostra et Pierre, Marcel et Pietra, sont-ils condamnés à l'amour malheureux comme à une peine éternelle ? Le pendu que ressuscite Manon la sourcière par ses caresses est-il à envier ? Prim'Horror, la jeune prostituée dont les marins d'un bouge dévorent la croupe, aura-t-elle le courage de sur-

vivre ? Cecil Protton saura-t-il préserver sa fille Doline d'une bacchanale de femmes spectrales ? La mort est bannie, mais l'inquiétant Jean Atème ne serait-il pas son représentant, doué de pouvoirs surnaturels ?

Comme Odile Cohen-Abbas prononce deux fois le mot « surréel », je confirme, au nom de mon livre *Le Surréalisme et le rêve*, qu'elle crée bien une surréalité intégrale, se situant entre *Le Pèse-nerfs* d'Antonin Artaud et *Aurora* de Michel Leiris. Avec une obstination inébranlable, elle poursuit une oeuvre sans équivalent dans la littérature française d'aujourd'hui, préférant aux vanités de l'auto-fiction et aux banalités du réalisme l'invention audacieuse d'un univers fantasmagorique.

Sarane ALEXANDRIAN